

Remarque

Cette partie du cours ne sera pas incluse dans l'examen, toutefois il serait souhaitable de la lire comme ça, une seule fois, afin de garder à l'esprit le fil des évènements.

L'Algérie résistante

La chute d'Alger fut douloureusement ressentie dans le cœur des Algériens, mais cette perte ne signifie pas pour autant l'occupation de toute l'Algérie. En effet, l'occupation d'Alger fut le point de départ pour l'occupation du reste du territoire algérien, mais ce fut en même temps le point de départ de la résistance algérienne face à la colonisation française. Cette résistance a commencé dès le débarquement et, en moins de trois mois, elle a fait perdre aux Français plus de 6000 hommes. Ainsi, face aux méthodes d'occupation et d'administration des Français, surtout des autorités militaires, qui trahissent les engagements de la convention signée avec Bourmont, et face aussi aux premières tentatives coloniales qui menaçaient tout le pays, les Algériens répondirent par l'organisation d'une résistance.

Il y a certes eu des troubles dans les rangs des Algériens, il y a eu aussi la soumission de quelques fœdaux, mais cela n'a pas empêché une résistance armée de la part de la majorité des tribus et l'émergence de deux grands chefs, le bey Hadj Ahmed, à l'Est qui continua l'État de la Régence, et Abdelkader à l'Ouest, qui jeta les bases d'un nouvel État.

Après sa participation à la vaine tentative d'empêcher le débarquement de Sidi Ferruch, le bey Hadj Ahmed revient à Constantine pour tenter de prolonger le pouvoir de la Régence. Il fortifia alors la ville et organisa la résistance. Ce fut ainsi qu'en novembre 1836, les Constantinois avaient pu repousser l'attaque de l'armée française, sous la conduite du maréchal Clauzel, contre leur ville. C'est ainsi que les Français cherchèrent à s'assurer la neutralité d'Abdelkader à l'Ouest pour pouvoir agir plus librement à l'Est : c'est une des raisons qui les incita à négocier avec l'émir.

A l'Ouest, le Hadj Mahieddine, marabout de la zaouïa de la Guetna et chef de la plus puissante tribu de la région, fut désigné khalifa du sultan du Maroc à Tlemcen, et avait la mission d'arbitrer le conflit entre les Koulouglis et les Maures. N'ayant pas réussi dans cette mission, il quitta Tlemcen et rejoignit sa zaouïa. Il appela alors les tribus au djihad contre les

Français, et essaya même d'attaquer Oran, mais en vain. C'est ainsi qu'il se replia dans la plaine d'Eghris où, le 25 novembre 1832, les membres les plus influents des Hachem et des Beni-Amer proclamèrent son fils Abdelkader chef du djihad.

Par une lettre adressée à toutes les tribus de l'Ouest, Abdelkader leur demanda de le reconnaître comme émir, chef du djihad. Et une bonne partie d'entre elles répondirent. C'est en mai 1833 qu'Abdelkader proclama le djihad. Il entra alors à Tlemcen en tant que khalifa du sultan du Maroc et désigna un vizir. Par la suite, il s'employa à la conquête des terres occupées par les colons.

A mesure que le temps passe, les Français avaient fini par voir en lui le véritable chef de la résistance. Donc il fallait soit le combattre et le vaincre, ce qui n'était pas facile, soit négocier avec lui un éventuel compromis pour administrer indirectement le pays. De son côté, l'émir avait besoin d'une trêve avec les Français pour organiser un État et une armée. Aussi, il lui fallait continuer à s'imposer aux tribus qui ne lui étaient pas encore soumises, ainsi qu'à certains féodaux jaloux de son autorité. C'est dans ce contexte que le général Desmichels entra en négociation avec l'émir, ce qui aboutit à la signature d'une convention entre les deux parties (26 février 1834), connue sous le nom de « Traité Desmichels ».

La convention reconnaissait Abdelkader comme souverain d'une grande partie de l'Algérie. Elle préconisait aussi la fin des hostilités, le respect de l'islam et des usages des musulmans, la libération des prisonniers, la liberté de commerce et la nécessité pour les Français d'avoir des passages pour circuler. Mais il n'a pas fallu longtemps pour que les hostilités reprennent. L'émir avait en effet jugé le refus du général Trézel de livrer des hommes sous sa protection comme un viol du traité signé.

Les Français attaquèrent Mascara, qu'ils détruisirent et brûlèrent du 6 au 9 décembre 1835. Puis, le 13 juin 1836, c'est Tlemcen qui était occupée par Clauzel. L'émir en appela au peuple : « La victoire ou le martyr ». Il déplaça sa base au sud, à Tagdempt. Et en fin mai 1837, il négocia encore avec la France, représentée par la personne du général Bugeaud. C'est le fameux traité de Tafna, signé le 30 mai 1837. L'émir profita de la paix qui s'en suivit (1837-1839) pour consolider la nation et faire admettre le principe de l'unité. Il avait aussi entrepris de construire un État moderne, avec une organisation hiérarchisée d'un pouvoir central, une administration provinciale comprenant de nombreux *khalifalik* et un certain nombre d'institutions nationales, une justice distincte du pouvoir exécutif, une monnaie nationale et une réelle politique économique.

Encore une fois, les hostilités devaient reprendre et la cause directe fut la violation d'une clause du traité de la Tafna qui fixait les limites du territoire sous contrôle français dans la Mitidja. L'émir déclara alors le grand djihad. Et c'est le début d'une phase de lutte qui dura jusqu'en 1847, période durant laquelle l'émir se distingua par ses incessants déplacements à travers un immense territoire. Malgré de notables victoires sur l'ennemi, l'émir voit ses ressources épuisées, et craignant pour le sort des tribus dut se rendre aux Français, mettant ainsi fin à la plus grande résistance à la colonisation.

Quelques mois après, c'est au tour de Boumaza, un autre chef de la résistance qui auparavant avait rejoint l'émir, de se rendre. De son côté, Hadj Ahmed, qui a continué de résister au Sud après la prise de Constantine en 1837, se rend en juin 1848. La résistance continua aux Aurès et à Zaâtcha où Bouziane a su soulever les populations. Après plusieurs échecs, les Français purent venir à bout de cette résistance le 26 novembre 1849, en commettant un des plus effroyables massacres : le *kser* fut rasé, et des défenseurs de Zaâtcha, aucun ne sortit vivant. Aux Aurès, c'est un scénario presque similaire qui s'était produit. Les résistants s'étaient regroupés aux trois villages de Nara, lesquels sont bâtis sur les rives de l'oued et auxquels il n'y a accès que par des marches entaillées dans le rocher. La résistance était héroïque, mais les trois villages finirent par être détruits.

Pour sa part, la Kabylie, en dehors de quelques parties (Bougie et une partie de la vallée de la Soummam), était pratiquement restée indépendante jusqu'en 1845-46, et résista héroïquement jusqu'en 1857. Plusieurs facteurs sont en jeu : la force des traditions kabyles de liberté, le relief accidenté riche en sites défensifs, le haut niveau d'organisation des tribus et des villages, l'ardeur enfin d'une foi collective autour des chérifs qui appelaient au djihad pour défendre la terre des ancêtres contre les infidèles. Ainsi, des premières résistances autour du chérif Moulay Mohamed (1845-1847) jusqu'à celle de la Grande Kabylie (1857), nombreuses autres sont à noter : celles des Aït Yala et des Aït Mellikech, celle de Moulay Brahim (1849-1851), celle de Bou Baghla et de Lla Fatma N'Soumeur. Grande héroïne, cette dernière fut faite prisonnière le 11 juillet 1857, et à la fin du même mois, la plus part des tribus firent leur soumission. Randon avait promis aux Kabyles le respect de leurs « institutions politiques de villages », mais en fait il restreignit les attributions politiques, administratives et judiciaires des *djemaâ* dont les *amin* furent élus sous le contrôle des officiers français du Bureau arabe. L'objectif était de supprimer toute possibilité d'administration autonome ou indépendante des Kabyles.

Ainsi, la plupart des régions du pays étaient occupées. Toutefois, le cœur des Algériens n'était pas soumis. De grandes insurrections le rappelleront à la fin du XIX^{ème} siècle et même au début du XX^{ème}. C'est le cas de la grande insurrection de 1871 qui avait touché un grand territoire de l'Est algérien, avec à sa tête d'illustres figures : Cheikh El Haddad, El Mokrani et Boumezrag. Ce fut la dernière grande tentative d'un soulèvement généralisé qui révéla la foi religieuse et patriotique des masses rurales algériennes. Aussi, la lourde répression qui s'en suivit rappela le caractère impitoyable et sanguinaire du colonisateur : confiscation de terres, vol de troupeaux, imposition de contributions de guerre et d'amendes, fermetures de zaouïas, condamnation et déportation d'un grand nombre de patriotes...

Il y a eu aussi la résistance du Sud qui n'était pas moins glorieuse que celle du Nord. En effet, cette partie du territoire continua à s'opposer aux tentatives françaises de pénétration, et la résistance s'amplifia avec l'insurrection des Ouled Sidi Cheikh, qui se prolongea sur plusieurs années. Elle est relayée par celle de Cheikh Bouamama à partir d'avril 1881. De leur côté, les Touaregs nomades du Sahara central résistèrent jusqu'en 1902, quant à ceux d'Ajjer, favorisés par leurs montagnes, leur résistance dura jusqu'à l'occupation de Djanet le 27 novembre 1911. C'est ainsi qu'à la veille de la Première Guerre mondiale (1914), le Sahara algérien était presque entièrement occupé, et la France en tira un grand prestige politique par la liaison ainsi établie entre l'Afrique du Nord et ses possessions d'Afrique Noire.